DIMANCHE 5 JANVIER 1913

XXIVe ANNÉE. — N° 8100. — DIMANCHE 5 JANVIER 1913

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

BUREAUX : LILLE. — 15, rue d'Angleterre. Téléphone : 672

5 CENTIMES

5 CENTIMES

BUREAUX : ROUBAIX. — 35, rue du Vieil-Abreuvoir. TOURCOING. — 85, rue des Ursulines

Adveniat regnum tuum

Dimanche 5 janvier. — S. TELESPHORE

Lundi 6. — EPIPHANIE

SAMEDI 4 JANVIER 1913

La journée

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis ce matin en Conseil, à l'Elysée, sous la présidence de M. Fallières.

La séance a été consacrée à l'examen des affaires extérieures et à l'expédition des affaires courantes.

❋

A la séance d'hier, les alliés, mécontents des fins de non-recevoir turques, ont imposé à la Porte, pour ses dernières concessions, un ultimatum qui prendra fin lundi à 4 heures. Si, à cette date, la Turquie ne cède pas les îles de la mer Egée, la Crète et Andrinople, les négociations seront rompues.

❋

L'Autriche continue à accroître ses armements. L'Allemagne commence à la suivre dans cette voie en devançant l'appel de ses réservistes.

❋

Les premiers pourparlers entre la Roumanie et la Bulgarie, à Londres, ont commencé hier soir.

❋

Les ambassadeurs se réunissent de nouveau aujourd'hui.

❋

A Rome, on publie le programme officiel des fêtes constantiniennes qui seront réparties sur l'année entière.

❋

Le président de la République a commué en la peine des travaux forcés à perpétuité :

La peine de mort prononcée par la Cour d'assises de la Creuse pour assassinat, vol qualifié et tentative d'incendie, contre Jouberthie.

La peine de mort prononcée par la Cour d'assises de Saône-et-Loire pour assassinat et vol qualifié, contre Bernet (Claude).

ROME

Les fêtes constantiniennes

Comme on le remarquera par le programme officiel, la commémoration de la paix constantinienne commencera par une cérémonie aux catacombes. Le cortège qui, sortant du cimetière de Sainte-Domitille, se rendra à travers l'enceinte du cimetière Saint-Calixte, à la basilique de Saint-Sébastien, symbolisera d'une façon saisissante l'Eglise, sortant des catacombes.

Les dates sont heureusement choisies. Les *premières splendeurs religieuses de l'année* constantinienne se dérouleront dans l'archi-basilique de Saint-Jean de Latran, consacrée au Rédempteur, durant huit jours entiers, en plein temps pascal. Le jour de la Pentecôte verra Pie X lui-même célébrer dans la basilique de Saint-Pierre avec tout l'éclat des cérémonies papales. Enfin, le Triduum qui s'achèvera le 8 décembre, à Sainte-Marie-Majeure, aura pour but de célébrer la Vierge Immaculée, corédemptrice du genre humain.

❋

Le Pape a reçu ce matin Mgr Bonnet, évêque de Viviers.

❋

La veillée...

La nuit est tombée sur le parc de Versailles, une nuit d'hiver, claire et froide.

La lune se reflète sur les toits d'ardoise.

Les statues héroïques dorment dans sa lumière blanche.

Tout est silence...

Et pourtant, si l'on regarde bien, quelques fenêtres s'éclairent parfois, comme d'une lueur dansante de falot... Et si l'on écoute, on entend le bruit de coups sourds... ceux que frappent les tapissiers quand ils clouent sur des fauteuils...

❋

Alors, une des statues du château s'éveille... puis une autre... puis Richelieu... puis Bayard... Colbert... Turenne...

— Qui va là.. ? s'écria tout à coup Duguesclin. Et sa voix avait cette mâle sonorité que donne le heaume à la voix du guerrier.

Il y eut un brouhaha sur les socles de marbre... Un remuement d'étoffes soyeuses, des chocs d'armures et d'épées, des cliquetis d'éperons... Le roi-soleil, lui-même, se dressa sur son cheval :

— Qu'y a-t-il.. ?

— Sire.. c'est le Congrès !.. dit Mortier, le plus jeune des morts.

Louis XIV fronça le sourcil.

— Le Congrès, c'est moi !

❋

Mais, comme les coups continuaient, Louis XIV comprit que sa voix — cette voix qui faisait défaillir des héros — n'était plus entendue.

Alors il parut s'incliner devant la fatalité, et il interrogea :

— Quel Congrès.. ?

— Celui, sire, qui doit pourvoir au remplacement d'Armand Fallières, du Loupillon.

— ... ? ?

— Oui, sire... souvenez-vous. ? Ils sont déjà venus pour Casimir-Perier... Félix Faure... Carnot... Grévy... ?

Le roi hocha la tête :

— Oui... je me rappelle... C'est l'envahissement. Ils viennent à combien.. ?

— Neuf cents... pas un de moins !..

— Ce ne sera donc pas comme la dernière fois, observa Sully. Un nommé Gérault-Richard manquait — il était en prison — Marcel Sembat protestait ; Jaurès criait : « Il faut le fusiller ! » et le député Michelin sautait sur les banquettes, poursuivi par les huissiers en hurlant : « Tas de canailles ! »

— Et le député Aves !.. rappela Suger. Je le vois encore apostropher en pleine séance Challemel-Lacour, président du Congrès, et lui crier devant tous les ambassadeurs : « Souvenez-vous donc que vous avez été communard, espèce de gonflé !. »

— Je n'entends pas ces choses-là, dit Louis XIV, avec dégoût.

❋

Richelieu se taisait.

Duguesclin, Bayard, Turenne, Condé, Masséna, Lannes semblaient écouter dans l'ombre, comme le bruit lourd d'armées en marche.. ?

Mais d'autres statues interrogeaient. Mortier répondit :

— Nous allons en voir des Illustrations !.. Et elles vaudraient les grands ancêtres si les circonstances étaient favorables !...

— Par exemple.. ?

— Le petit père Combes, d'abord... Et puis le pasteur Réveillaud... la vieille barbe de Guesde... deux primaires terribles, Roux-Costadau et Raffin-Dugens... Chautemps.. Franklin-Bouillon.. Rabier, le tombeur de Jeanne d'Arc... Trouillot et Pédebidou, Jaurès le milicien... Couyba le chansonnier.

Manon, voici le soleil !..
C'est le printemps, c'est l'éveil !..

Nous verrons encore Brizon, Beauquier, le rempart de Besançon, qui a sommé Dieu, l'autre jour, de descendre recrépir ses églises ; nous verrons aussi Bouffandeau... Ah ! celui-là... Monsieur le cardinal, tout en pierre que vous êtes, je vous engage à filer doux... Sans quoi !..

— Vous oubliez Pelletan.. ? observa Duquesne.

— Et Lintilhac, celui qui téléphone en latin !.. dit Suger.

— Je ne connais aucun de ces noms-là ! s'écria Louis XIV en se dressant sur son cheval.

— Pourtant, sire, ils vous connaissent tous !

❋

Les statues fixent maintenant la salle, où fiévreusement les ouvriers travaillent.

Il y a de l'énervement dans l'air.

— La France a donc neuf cents maîtres !.. et quels maîtres !, s'écrie Richelieu en haussant les épaules.

— Des maîtres, à quinze mille francs la pièce...

— .. et qui ne s'entendent pas !..

— ... et qui dépendent de leurs électeurs !..

— ... dont les principaux sont juifs ou marchands de vins...

— .... et aussi et surtout de la Loge...

— ... dont les grands chefs sont étrangers.

— ... c'est cela, la France, celle que nous avons toujours soutenue au premier rang du monde !.

— ... mais les autres pays sont touchés aussi !.. L'empereur de Russie est-il un empereur.. ? L'Autriche est-elle solide...? Et l'Italie !.. Et le Portugal !.. Et la Chine !.. Et l'Espagne, dont le jeune roi vient d'abdiquer hier entre les mains de la franc-maçonnerie victorieuse !.. Quelle peut donc être la cause de cet universel cauchemar.. ?

— C'est la Révolution qui a tout désaxé en ce siècle, répond avec énergie Richelieu... Tout est à l'envers !.. Ce sont les pieds qui commandent, et le cerveau qui marche. C'est le peuple qui fait ses chefs, et ses chefs n'existent *que pour lui obéir !...*

— Il faut des pieds, mais ils ne doivent pas être le cerveau !

— Si nous descendions de nos socles..? s'écrie brusquement Bayard.

Mais Colbert l'arrête :

— La fiche que tu aurais, mon pauvre chevalier !..

❋

Malgré tout, le cri de Bayard circule... Un frémissement de vie a passé dans le marbre des statues.

Duguesclin et Turenne s'interrogent ; Masséna a déjà dégainé.

Richelieu regarde avec les yeux qu'il avait devant La Rochelle ; Condé semble s'élancer...

Pourtant, le roi se tait toujours.

Est-ce parce que les grandes douleurs sont muettes.. ?

Se reproche-t-il d'avoir été peut-être la cause lointaine de cet anéantissement..?

Sent-il qu'il chevauche, statue morte, sur des époques définitivement révolues.. ?

Ou bien, cherche-t-il le fouet qu'il brandissait à dix-huit ans, quand, botté, éperonné, il entraît dans son Parlement trop bavard.. ?

Son cerveau de bronze réagit-il sur *cette pensée que les siens ressaisiront* l'avenir, et que ce Versailles mort retentira un jour de réveils en fanfare.. ?

Ou cherche-t-il, comme tant d'autres, quel sera le soubresaut terrible, le craquement mondial qui tassera tout en place, comme se tasse le cadavre vieilli au fond de sa fosse.. ?

Ou encore, dans la grande nuit majestueuse, seule chose vivante qu'il reconnaisse, dans ce Versailles dont il fut le soleil, pense-t-il à Celui qu'évoquait Bossuet... qui *seul* est grand... qui règne dans les cieux.., et de qui relèvent tous les empires.. ?

❋

Le ciel est toujours noir.

Mais déjà quelques étoiles pâlissent dans le fond de l'espace.

Devant les grilles dédorées, des soldats en bordée se hâtent, jaunes et fatigués, discutant sur le meilleur endroit pour sauter le mur de la caserne.

Un falot à la main, deux chefs sortent d'une salle du château. Ils calculent qu'il y aura trois tours de scrutin. A trois heures chaque tour, cela mène jusqu'à minuit. Il faudra donc renforcer les buvettes, et avoir au moins deux cent cinquante kilos de veau, autant de jambon, et deux milliers de bouteilles d'eaux minérales.

Là-bas, dans le lointain, quelques clairons sonnent la diane... Une cloche tinte l'Angélus... Aux fentes d'un vieux mur, des oiseaux secouent leurs ailes humides.

Alors, devant la vie qui commence, les statues se taisent et reprennent sur leurs socles leurs positions d'éternité...

PIERRE L'ERMITE.

Un nouveau fort construit près de Metz menace nos centres industriels

Près de Fèves, sur la hauteur dite Horimont, et au point coté 365 mètres, l'administration militaire allemande fait construire actuellement un fort qui doit devenir un des plus puissants ouvrages du système défensif de Metz.

Le futur fort du Horimont commandera non seulement la ligne ferrée de Metz à Thionville, mais aussi celle de la vallée de l'Orne. Il n'est pas sans intérêt de faire observer que la frontière française se trouve à moins de 10 kilomètres de distance et que les localités industrielles françaises de Jœuf, d'Auboué et d'Homécourt pourront, le cas échéant, être bombardées par le nouveau fort.

Quand, l'an dernier, les journaux signalèrent l'intention de l'administration militaire allemande de construire un couvel ouvrage dans ces parages, les autorités firent démentir la nouvelle dans les journaux du pays.

Le banc des casse-cou

Quand un autobus
Voit un réverbère,
Il le flanque à terre
Illico, rasibus.

L'an dernier, une masse de réverbères imprudents se dressaient sur les refuges de l'avenue des Champs-Elysées. Les autobus n'ont pas hésité à grimper sur les refuges pour atteindre les réverbères. Plusieurs de ceux-ci ont payé de leur verticalité cette audace. Le choc les a renversés et brisés.

Malgré le danger des réverbères qui conspirent avec les autobus comme le paratonnerre de Lamartine conspirait avec la foudre, l'administration a imaginé d'établir des bancs aux points les plus dangereux de l'avenue des Champs-Elysées : sur les refuges mêmes, entre les réverbères.

Les nouveaux bancs des Champs-Elysées

O vous, qui comptez vous asseoir sur ce banc, laissez toute espérance. L'auto vous passera dessus sans pitié pour atteindre son réverbère.

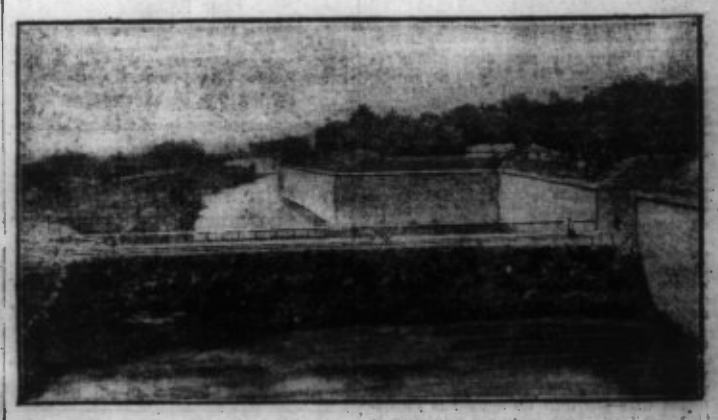
Les fortifications de Paris vont disparaître

Les fortifications qui enserrent la capitale et qui vont prochainement disparaître datent de 1840. Ce fut à cette époque que, sur l'initiative de M. Thiers, il fut décidé d'enfermer Paris dans une enceinte fortifiée. Rappelons que c'est au cours de la discussion de ce projet que fut prononcé le « vers » fameux :

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Il en pouvait s'appliquer d'ailleurs, à ce moment-là, à la capitale, car elle était loin d'avoir son étendue actuelle. Un mur d'octroi la limitait, environ à la hauteur des boulevards extérieurs et de l'autre côté de la Seine, vers l'Observatoire.

Ce ne fut qu'en 1860, que l'on démolit les barrières et les pavillons de l'octroi pour les porter aux fortifications qui sont devenues, depuis lors, la limite de la ville.



Les fortifications, construites en six ans, sont bâties en pierres de taille et moellons. Elles ont 39 kilomètres de long, une cinquantaine de mètres de large, et sont percées de 51 portes.

La crise balkanique

L'Autriche convoquerait la territoriale

L'Allemagne devance l'appel de ses réservistes

Ultimatum des alliés à la Turquie

La séance de vendredi

Elle devait avoir lieu à 4 heures, mais les Turcs ayant reçu leurs instructions trop tardivement, elle a été remise à 6 heures, et s'est prolongée jusqu'à 7 h. 1/2.

Il n'y a eu aucune discussion.

Dès le début, après la lecture du dernier procès-verbal, qui a été adopté, la parole a été donnée par le président, M. Miouteb-kovitch, premier délégué monténégrin, à Rechid pacha, qui a lu le document ci-après :

Les délégués des Etats alliés nous ayant demandé de leur indiquer une ligne de frontières pour servir de base aux négociations en cours, nous avons l'honneur de proposer, pour le vilayet d'Andrinople, la rectification suivante, qui constitue une nouvelle cession territoriale :

Cette ligne-frontière partira de l'ancienne frontière de l'Arda et continuera à suivre ce fleuve jusqu'à Ada, situé sur l'embouchure de la rivière Seymalu Tchai, affluent de l'Arda ; de là, en laissant Gumuldjina à l'Est, la ligne-frontière arrivera à un point du lac Boran Giulu, suivant un tracé dont les détails pourront être discutés par les délégués militaires.

En ce qui concerne la Crète, le gouvernement impérial renoncera vis-à-vis des grandes puissances à ses droits sur cette île dont le statut et le régime futur sont subordonnés à la décision desdites grandes puissances, à la condition toutefois que la cession d'aucune autre île ne soit demandée.

La séance a été suspendue.

Après s'être concertés pendant plus d'une demi-heure, les délégués ont présenté l'ultimatum suivant :

Les délégués alliés constatent avec regret que les délégués ottomans ne tiennent pas compte des résultats de la guerre. Ils seraient, par conséquent, fondés à rompre les négociations. Toutefois, pour donner une nouvelle preuve de conciliation, ils demandent aux délégués ottomans de leur faire, à la séance de lundi 6 janvier, à 4 heures, une proposition contenant :

1° Le désistement de la Sublime Porte de ses droits sur l'île de Crète ;

2° La cession des îles de la mer Egée ;

3° Quant au vilayet d'Andrinople, rectification d'une frontière laissant la ville aux alliés.

Les alliés ont déclaré que si avant 4 heures, lundi, les Turcs ne leur donnaient pas une réponse claire et satisfaisante, les négociations seraient rompues.

— Pourquoi pas demain ? demanderont les Turcs.

— Très bien ! ont répliqué les alliés.

On a l'impression que les Turcs veulent rompre. Malgré tout, rendez-vous ce soir, samedi, à 4 heures.

Le roi de Roumanie menace

Le roi Charles de Roumanie a déclaré à un député de Jassy :

« Mon gouvernement a fait connaître les désirs du peuple roumain au gouvernement de Sophia, et il a ajouté que la Roumanie était résolue dans tous les cas à en assurer la pleine réalisation et *à aller jusqu'au bout dans le cas d'une résistance.* »

M. TAKE JONESCO
ministre de l'Intérieur en Roumanie venu à Londres pour conférer avec M. Daneff

Les Roumains estiment, en effet, que l'annexion de la Macédoine par les alliés

---

FEUILLETON DU 5 JANVIER 1913 — 3 —

Les corsaires du Louvre

Et les deux hommes appliquèrent au blessé un pansement sommaire, puis on remporta Jean Ferval au dehors, où un fiacre l'attendait.

A peine fut-il dans le vestibule, qu'un sourire de satisfaction longtemps contenu se fit jour sur son visage.

— Ça va bien, je me sens mieux, dit-il.

Et il promena un long regard autour de lui, contemplant les nombreux tableaux fixés au mur du vestibule et du salon d'attente. Cette collection était bien celle d'un amateur éclairé.

En bas, le blessé put se glisser assez aisément dans le fiacre, où il demanda à être seul, et il lança une adresse au cocher, rue de Châteaudun.

A peine était-il arrivé, et le cocher en était à se demander comment il allait débarquer son client, que celui-ci descendait seul de voiture, sans aide, payait le prix de la course, et bondissait dans le couloir, pour monter quatre à quatre l'escalier, laissant l'automédon de l'Urbaine stupéfait sur son siège.

Comme on le devine, Jean Ferval n'était pas le moins du monde blessé, il n'avait été nullement écrasé par une automobile, et tout ceci n'était qu'une habile comédie qu'il venait de jouer pour s'introduire, aidé d'un compère, dans le cabinet du Dr Barnier.

Ce Barnier installé avenue de l'Opéra, qui soignait le tout Paris, n'était pas un autre homme que le gentleman anglais qu'il avait naguère aperçu sortant du magasin *Au Centenaire;* le Dr Barnier était l'homme au laxi 732, le directeur du « Garage américain » de la rue Saint-Ferdinand, le Dr Barnier, c'était Smith Sydney, le chef de la bande des cambrioleurs du Louvre.

Jean Ferval se frottait les mains avec satisfaction ; il tenait maintenant à peu près tous les fils de l'écheveau ; bien fin serait celui qui viendrait les lui dérober.

Rentré dans sa chambre, il répara le désordre de sa toilette, puis, s'asseyant à sa table, il se mit à écrire longuement...

Cependant, il se passait une toute autre scène en ce moment précis, là-bas, avenue de l'Opéra, chez le Dr Barnier, alias Smith Sydney.

A peine le blessé était-il sorti que le secrétaire du praticien s'approchait de lui.

— Docteur, dit-il, l'homme que nous venons de soigner n'a aucun mal, pas plus de lésion interne que de fracture.

— Qu'en sais-tu ?

— Cet homme n'est pas plus souffrant que vous et moi ; jamais de la vie il n'a été victime d'un accident quelconque.

— Que veux-tu dire ?

— Cet homme joue à merveille la comédie.

— Il se moque de nous, alors ?

— Non, il nous épie.

— Il nous épie ? Allons donc !

— Oui, cet homme nous épie, docteur, nous sommes pincés. Nous avons eu affaire avec un faux écrasé ; c'est celui dont je vous ai déjà parlé, c'est Jean Ferval.

— Jean Ferval ? En es-tu sûr ?

— Comme je vous vois vous-même...

— Eh bien ! il en sera pour ses frais, cette fois. Aux grands maux les grands remèdes, s'écria Smith Sydney. James tu vas courir sur l'heure quai Malaquais, donne l'ordre de tout arrêter ; nous n'existons plus à partir de ce moment. La maison Thomas Karfanger cesse son commerce, tu entends...

— C'est entendu...

James disparut. C'était l'agent particulier de Smith, on pouvait compter entièrement sur lui. Comme son maître, il avait des intelligences un peu partout, il était initié à ses moindres projets et, au cours des entreprises, tandis que Smith Sydney réfléchissait, rêvait, combinait, James ouvrait l'œil et gardait bien les derrières de l'expédition ; il constituait un voleur de choix, il eût fait un remarquable policier.

Pour le moment, déguisé en vieux brocanteur, il avait eu pour mission de faire une apparition tous les jours quai Malaquais, dans la boutique où il laissait un employé, se faisant passer pour le propriétaire.

Smith Sydney, quelque peu remué, malgré son flegme habituel, par ce qu'il venait d'apprendre, se promenait de long en large dans son appartement, en homme qu'une pensée tourmente et qui cherche une solution.

Puis, brusquement, il s'arrêta, s'assit devant son bureau et, tranquillement, son coupe-papier à la main, pour se faire un jour parmi les pages non ouvertes encore, il se mit à lire les *Mémoires de Monsieur Garou*. Jean Ferval pouvait s'agiter, remuer ciel et terre, Smith Sydney se sentait en parfaite sécurité...

En effet, quelques précautions qu'il eût prises, quelque habileté qu'il eût déployée, l'agent de chez Lucas et Cie ne devait pas réussir.

Quand le lendemain, quelques heures avant de livrer le fruit de toutes ses recherches et de ses notes, à la Sûreté générale, Jean Ferval, voulut revenir encore une fois, au quai Malaquais, s'assurer que son bonhomme d'antiquaire était toujours là, une déception cruelle l'atteignit.

La boutique *Au Centenaire* existait toujours ; mais les volets étaient obstinément clos. Un petit carton blanc était collé au milieu de la devanture avec cette laconique et navrante inscription : « Cessation de commerce. »

Jean Ferval eut beau entrer dans la maison demander des renseignements qui lui permettraient quelque espoir. Ces renseignements, il ne les recueillit pas. En revanche, le voisin, un opticien, chez lequel l'antiquaire se servait, lui apprit que, après avoir fait chez lui quelques achats, Thomas Karfanger, avait quitté Paris, le veille au soir, et était rentré dans son pays d'origine, les Etats-Unis, peut-être, à moins que ce ne fut la Hollande.

Que faire ? Où frapper ? Ferval sentit que pour cette fois la partie était perdue. Il avait devant lui un adversaire prodigieux, d'autant plus difficile à vaincre que ses moyens de résistance étaient cachés. Toutes les précautions prises par le policier amateur au cours de son enquête avaient été inutiles, une surveillance invisible mais étroite, devait l'entourer lui aussi maintenant, Jean Ferval, et, tout ce qu'il tenterait serait éventé par Smith Sydney.

Cet homme influent qui se cachait sous le nom mondain du Dr Barnier, était au-dessus de tout soupçon, jamais il n'arriverait à le faire suspecter par la police.

Jean Ferval rentra chez lui, pensif, déçu, mais non découragé.

Une lettre l'attendait. L'adresse était d'une écriture inconnue. Il ouvrit l'enveloppe qui contenait une simple carte avec ces mots :

« Mes félicitations ; vous êtes digne d'entrer à mon service ; le voulez-vous ? »

» Smith Sydney. »

Ferval relut encore une fois ces deux lignes, puis soigneusement remit la carte dans son enveloppe qu'il jeta dans un tiroir.

Il était plus résolu que jamais à venir à bout de son adversaire.

Comment on enlève un chef-d'œuvre

Le Dr Barnier était assis dans son cabinet et causait avec James, tout en fumant un exquis cigare.

— La disparition du *Centenaire* n'a point fait de bruit, quai Malaquais ?

— Mon Dieu, pas le moins du monde ; un magasin qui disparaît, un autre qui se monte, qui songerait à Paris à s'en étonner ; l'important est que nous ayons échappé à ce diable de Ferval ; maintenant à nous de le dépister tout à fait.

Pour sa part, James s'en chargeait ; qui eût reconnu, en effet, dans le visage glabre, les yeux vifs et le front sans ride du jeune secrétaire du Dr Barnier, le juif Thomas Karfanger, négociant en antiquités, quai Malaquais.

Et pourtant, Karfanger et James étaient le même personnage. James avait simplement dépouillé sa défroque de vieux marchand, et jeté aux quatre vents du ciel ses rides, sa barbe, sa perruque et ses faux sourcils de vieillard.

— Oui, tout cela est très joli, continuait James, mais n'empêche pas que ce Ferval nous a gênés terriblement, au moment où les affaires marchaient très bien.

— Cela ne pouvait durer sans danger, répliquait Smith.

— Soit, mais en attendant, j'avais preneur pour le Téniers, une splendide affaire, et le Téniers risque fort de rester au clou — au clou des cimaises du Louvre.

Smith ne répondait pas : il réfléchissait. Renversé en entier sur son fauteuil, il réfléchissait, les yeux fixés au plafond, les jambes démesurément allongées, enveloppé tout entier dans les spirales de fumée de son cigare.

— Oui, il restera au clou, répétait mechinalement James...

— Et s'il n'y restait pas au clou, reprit au bout d'un moment Smith qui s'était redressé un peu et qui, du bout de son doigt faisait tomber la cendre de son cigare.

— Que dirais-tu, hein, James, s'il n'y restait pas ?

— Mon Dieu rien ; ce n'est pas la première fois qu'on débarrasse un peu le Louvre qui est vraiment trop chargé ; mais qui l'enlèvera votre Téniers ?

— Moi, fit simplement Smith.

— Vous, vous-même, mais...

— Eh bien quoi, j'opère moi-même, maintenant, puisque je n'ai plus d'opérateurs.

— Vous n'y pensez pas ? Si on vous pincait ? Quelles conséquences ! C'est d'une imprudence folle !

(*Voir la suite plus loin.*)